

## LA TRAGÉDIE ROHINGYA

### Chapitre 1 : Partir ou mourir



By [MSF](#)

DECEMBER 14<sup>TH</sup>, 2017

**Le 25 août 2017 dans l'État de Rakhine, des violences à grande échelle ont éclaté lorsque l'armée birmane, la police et des milices locales ont lancé des opérations en réaction aux attaques de l'Armée du Salut des Rohingyas d'Arakan. Depuis, plus de 647 000 Rohingyas ont fui le Myanmar pour se réfugier au Bangladesh. [Des enquêtes menées par MSF dans les camps de réfugiés au Bangladesh estiment qu'au moins 6 700 Rohingyas ont été tués lors de ces attaques, dont 730 enfants.](#)**

Pour Mohammad, membre de la communauté Rohingya au Myanmar, la vie a toujours été difficile. Mais le 25 août de cette année, elle est devenue un enfer.

*« J'étais à la mosquée pour la prière du matin. Vers 5h30, c'était un vendredi matin calme, quand soudain nous avons entendu des hommes entrer dans notre village », raconte Mohammad, un instituteur désormais réfugié et qui vit avec sa femme enceinte dans des conditions déplorables au Bangladesh, comme près d'un million de membres de sa communauté.*

Les hommes, dit-il, ont commencé à tirer avec des mitrailleuses et à lancer des grenades sur les fermes et les maisons.

*« C'était l'armée et les gardes-frontières qui attaquaient mon village. J'ai vu leurs uniformes », poursuit-il.*

La panique a éclaté dans son village. *« Tout le monde courait dans toutes les directions, personne ne savait quoi faire. Est-ce que je dois fuir le village ? Est-ce que je dois rentrer à la maison vérifier si ma famille va bien ? Je n'arrivais pas à réfléchir ».*

Avec son cousin Seif al-Islam, qui était également à la mosquée, il a décidé de fuir et de se cacher dans la forêt aux alentours jusqu'à ce que les rafales de mitraillette s'arrêtent. Mais pendant leur fuite, Seif a été touché par deux balles - l'une à la tête, l'autre dans le ventre.



*Azida, qui a reçu une balle dans le bras, et sa soeur Shamsida, sont les seules survivantes de leur famille.*



*Nour Mohammad a reçu une balle sur la route du Bangladesh. Il est pris en charge à la clinique MSF.*



*L'armée a tiré sur Mohammad Younes il y a un an.*

Mohammad était tellement terrorisé, qu'il ne s'est pas arrêté et a continué à courir. Tout ce qu'il entendait, raconte-t-il, c'était une pluie de balles continue et le vacarme des gens qui criaient.

Dans la forêt, il a trouvé des centaines d'autres personnes qui se cachaient derrière des arbres. Elles sont restées là toute la journée, terrorisées et craignant une nouvelle attaque. La fusillade a fait rage pendant des heures – du lever au coucher du soleil. *« Tout le monde avait peur, priant Dieu, pleurant et se demandant ce qui était arrivé à leurs proches »*, explique-t-il.

Après la tombée de la nuit, les coups de feu ont cessé. Toutefois ni lui, ni les autres n'ont osé sortir de leur cache et ont passé la nuit en silence, dans la forêt.

Tôt le lendemain matin, Mohammad et les autres ont commencé à rentrer. Alors qu'ils arrivaient dans le village, il a vu un de ses voisins s'effondrer en larmes quand il a découvert ses proches morts ou blessés.

Il imaginait le pire, à mesure qu'il se rapprochait de sa maison – trouver sa femme, sa mère et ses six sœurs tuées.

*« Finalement, je suis arrivé à ma maison. En entrant, j'ai trouvé tout le monde en train de pleurer, ils croyaient que j'étais mort. Nous étions tellement sous le choc qu'il n'y a eu à cet instant aucune expression de joie. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que nous irions au Bangladesh, où nous pourrions être en sécurité. J'ai promis à ma famille que je prendrai soin d'eux. Personne ne mourrait ici »*, raconte Mohammad.

La famille a rapidement emporté quelques vêtements et couvertures qu'ils possédaient et sont partis le même jour à 6 heures du matin.

Ils ont payé un pêcheur pour les emmener de l'autre côté de la rivière Naf, qui sépare le Myanmar et le Bangladesh. En l'espace d'une semaine, ils ont trouvé une place dans le camp tentaculaire à Cox's Bazar au Bangladesh, où avec l'aide d'une ONG, ils ont construit un abri en bambou pour se protéger.

Comme près de 620 000 Rohingyas depuis la répression du mois d'août, ils ont trouvé refuge dans des camps où ils vivent dans des conditions déplorables. Heureux d'être en vie, ils craignent toutefois l'avenir.

Mohammad et sa femme se sont mariés il y a 10 mois et ils attendent aujourd'hui leur premier enfant. *« Elle est enceinte de 3 mois, mais mon enfant va naître ici comme un animal »*, dit-il.

Son père était fermier et est décédé à l'âge de 37 ans. Mais Mohammad s'est démené tout au long de sa jeunesse pour prendre sa vie en main et avoir un impact sur sa communauté. Il a obtenu en 2011 un diplôme de physique de l'université de Sittwe dans l'État de Rakhine, devenant ainsi le premier membre de sa famille à avoir fait des études.

Il est presque impossible pour les Rohingyas d'accéder à l'enseignement supérieur. De sévères restrictions de mouvement affectent également leur accès à l'éducation primaire ainsi qu'aux soins de santé de base. Désireux d'aider néanmoins les jeunes de sa communauté, Mohammad

a créé avec sept autres enseignants, sa propre école d'enseignement secondaire dans son village.

Maintenant, avec le village détruit par les flammes et ses rêves d'un avenir meilleur brisés, Mohammad a perdu espoir.

*« Nous sommes en sécurité maintenant, mais nous n'avons pas encore séché nos larmes, surtout lorsque nous évoquons ou que nous nous remémorons ce que nous avons vu dans le village », explique-t-il.*

— « PAS TON PAYS » —

Um Kalsoum, 23 ans, n'a pas eu autant de chance. Elle a perdu son fils de 7 ans, Abdul Hamid et sa fille de 6 ans Salima, le 25 août, lors de l'attaque de la commune de Rauthedaung.



*Um Kalsoum a perdu deux enfants lors des tueries du 25 août dans son village. Seul son fils Abdul Hafiz, âgé de 18 mois, a survécu.*

Sa famille était à la maison quand le village a été envahi par les assaillants. Au-dessus de nos têtes, dit-elle, volait un hélicoptère.

*« Nous avons entendu beaucoup de cris et de coups de feu dans la matinée. Mon fils et ma fille sont sortis en panique de la maison en courant, et immédiatement les soldats leur ont tiré dessus, juste devant notre porte », se souvient la jeune mère.*

*« J'ai crié leurs noms », poursuit-elle, leur ordonnant de revenir à l'intérieur. Comme ils ne répondaient pas, elle a couru dehors pour les chercher. « Mais j'ai retrouvé mon fils avec le crâne ouvert et ma fille avec une balle dans l'oreille ».*

Quelques instants plus tard, Um Kalsoum, son mari et son petit garçon de 18 mois Abdul Hafiz, se sont précipités dans les bois lorsqu'un hélicoptère au-dessus de leurs têtes a lâché « quelque chose » sur leur maison en bois, qui a immédiatement provoqué un incendie.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la rivière Naf, comme des milliers d'autres personnes ce jour-là, ils ont été arrêtés par une patrouille de l'armée. *« Ils ont violemment frappé mon mari, m'ont volé mon alliance, que mon père m'avait donnée lors de mon mariage. Ils m'ont giflée et nous ont demandé de partir en disant « ce n'est pas votre pays », raconte-t-elle, ajoutant qu'elle avait perdu l'ouïe à l'oreille droite.*

Huit jours plus tard, ils ont atteint la rivière Naf, mais avec tant de familles désespérées de traverser, ils ont mis trois jours à trouver un pêcheur pour les emmener.

Maintenant qu'elle est au Bangladesh, Um Kalsoum fait de son mieux pour assurer la survie de son bébé. Mais Abdul Hafiz a été constamment malade depuis qu'ils sont arrivés dans le camp. Tous les jours, elle l'emmène dans une clinique tenue par MSF dans le camp de réfugiés, cherchant désespérément un remède à sa diarrhée quasi permanente et à sa fièvre.

Son visage émacié est pâle de peur. Elle fait beaucoup plus que son âge. Comme tous les autres bébés dans le camp, son fils n'a pas de couches. Tout ce qu'il porte est un tissu rouge et vert, serré autour de sa tête et de son corps.

*« Je suis vraiment triste pour lui », dit la mère endeuillée.*

### **— DES DÉCENNIES D'ANGOISSE —**

Mohammad, le survivant de l'État de Rakhine, explique que sa communauté, avant d'être confrontée à cette violence, a aussi été la cible d'agressions et de discriminations pendant des années.

*« Les attaques ne sont pas nouvelles », dit-il. « Elles ont commencé il y a des années. Les militaires tuent, violent, procèdent à des arrestations sommaires et oppriment les Rohingyas de la pire manière ».*

Même avant le 25 août, Mohammad et sa famille étaient démunis.

*« Les décideurs de la capitale veulent que nous n'ayons rien pour que nous partions », explique-t-il.*

De fait, la violence et la privation ont été terribles pendant si longtemps, que beaucoup de Rohingyas de la région ont immédiatement su quoi faire lorsqu'ils ont entendu parler de l'escalade de la violence. Mais même pour ceux qui ont fui en pensant s'éloigner des atrocités, c'était trop tard.

*« Nous avons appris que l'armée allait venir nous tuer, nous nous sommes alors tous préparés à partir, le dernier jour de l'Eid al-Adha (fête musulmane) le 4 septembre », explique Mohamad Ali, un fermier de 60 ans qui a laissé derrière lui ses terres et ses 25 vaches dans la commune de Sittwe.*



*Mohammad Ali a perdu sa femme et deux petites filles sur la route du Bangladesh.*

Avec quelque 1700 autres Rohingyas, sa famille et lui se sont dirigés vers la rivière.

*« Quelques heures plus tard, l'armée a attaqué notre groupe avec des armes blanches et des fusils. Ils ont tué au hasard et il y avait du sang partout. Ceux qui étaient trop faibles pour courir ont supplié d'être épargnés, mais même eux ont été tués. Mes deux petites-filles – Del Bahar, 10 ans et Del Nawaz, 15 ans – ont été tuées. Et mon épouse bien aimée, Rohima, qui avait 58 ans, s'est fait tirer dessus à trois reprises, elle est tombée à terre, morte », dit Ali.*

Lui et ses huit enfants ont survécu à l'attaque et ont finalement réussi à atteindre le camp. Mais ici les conditions sont difficiles. Il n'y a pas de latrines dans la zone où il s'est abrité avec sa famille, et pas d'accès à l'eau potable.

*« Je suis un vieil homme et mes jambes me font souffrir. Je n'ai plus une longue vie devant moi, mais j'espère que mes enfants vivront en paix », avance Ali. « J'espère qu'ils ne nous forceront pas à retourner au Myanmar, nous faire massacrer de nouveau en silence. »*

Découvrez la suite de notre série sur la tragédie Rohingya, [Chapitre 2 : survivre au quotidien](#).



## LA TRAGÉDIE ROHINGYA

### Chapitre 2 : survivre au quotidien



By [MSF](#)

DECEMBER 22<sup>ND</sup>, 2017

En arrivant au camp de réfugiés de Kutupalong-Balukhali, la première chose qui frappe est sa taille. Près de 650 000 membres de la communauté Rohingya du Myanmar sont installés là, soit une population supérieure à celle de Lyon, la troisième ville la plus peuplée de France.

Contrairement à la plupart des grandes villes, ici les gens ont un accès très limité à l'eau potable, aux structures de santé ou à un hébergement décent. Les plus vulnérables, les personnes âgées et les enfants, ont la plus grande difficulté à atteindre les points de distribution de nourriture. Quand ils y parviennent, ils doivent faire la queue plusieurs heures.



*Des réfugiés rohingyas attendent la distribution alimentaire.*



*Des réfugiés rohingyas attendent la distribution alimentaire.*



*Des réfugiés rohingyas attendent la distribution alimentaire.*

Après avoir survécu à des décennies de persécution et aux récents massacres chez eux, les Rohingyas sont confrontés, ici, à une nouvelle réalité : même s'ils sont en sécurité au Bangladesh, pour l'instant du moins, leurs vies sont loin d'être tranquilles.

Il est difficile de croire qu'un camp de cette taille s'est constitué en trois mois. Les gens qui y vivent ont fui le Myanmar après les massacres du 25 août, durant lesquels, des hommes, des femmes et même des enfants ont été assassinés, au cours de violences imputées par les réfugiés à l'armée, à la police et aux milices armées.

**— Des bébés qui n'ont rien à manger —**

A Kutupalong, beaucoup de Rohingyas sont encore sous le choc de ce qu'ils ont vécu et l'atmosphère est lourde. Les femmes qui ont perdu leurs maris ont le plus grand mal à rassembler leurs forces pour sourire et s'occuper de leurs bébés. Les hommes dont les épouses ont été violées et tuées disent qu'ils ont perdu tout espoir.

Partout dans le camp, on voit des scènes où la misère se mêle à la saleté. De jeunes enfants, âgés d'un an ou deux, jouent dans des trous où la boue est mélangée à l'urine et aux

excréments. Il y a des latrines, et les gens les utilisent, mais malgré les efforts de la communauté et des ONG pour développer des infrastructures en urgence, l'eau et les installations sanitaires sont une source potentielle de maladies.

Certaines latrines n'ont qu'un mètre de profondeur, et aucun système d'assainissement ou de pompage n'a été mis en place pour les nettoyer. Résultat : certaines sont remplies, d'autres bouchées, et les déjections s'infiltrent dans les fissures du revêtement en ciment et passent dans le sol. Cette situation représente un risque majeur susceptible d'exploser à tout moment.



*Les déjections des latrines s'infiltrant dans les fissures du ciment.*

En effet, un ou deux mètres plus loin, les gens pompent de l'eau dans des puits peu profonds, pour boire ou se laver. Ils ont été creusés en urgence pour faire face à un afflux massif de réfugiés. Mais leur profondeur n'oscille qu'entre 10 et 20 mètres sous la surface, avec deux risques significatifs.



*Les latrines et les pompes à eau sont au même niveau, ce qui augmente les risques de contamination.*



*Des puits peu profonds sont forés à proximité des latrines, ce qui augmente les risques de contamination.*



*Les latrines et les pompes à eau sont au même niveau, ce qui augmente les risques de contamination.*

Tout d'abord, l'eau a de fortes chances d'être contaminée. Les données publiées par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) indiquent que la semaine du 19 novembre, 58 % des échantillons d'eau testés à partir des puits ou directement dans les foyers des réfugiés sont fortement ou très fortement contaminés par des matières fécales. Cela engendre des problèmes sérieux pour la population, et notamment pour les femmes enceintes et les jeunes enfants, plus exposés aux conséquences des diarrhées et risques d'hépatite E. Deuxièmement, alors que la saison sèche approche, les puits risquent de se tarir, à cause de leur faible profondeur.

Les équipes MSF essaient de maintenir une isolation entre les puits de forage et les latrines, en forant plus en profondeur dans le sol, pour tenter d'approvisionner les structures de santé et la population du camp en eau potable.

L'ampleur des besoins est immense. Il faudra un effort conséquent pour rendre les conditions de vie dans le camp supportables.

*Des femmes et leurs enfants attendent pour bénéficier de l'assistance de l'Unicef.*

Avant qu'Al Maskata, 25 ans, n'arrive dans le camp en septembre, elle allaitait sa fille de sept mois, Norshe. « *Mais je n'ai plus de lait, et je ne peux plus la nourrir* », explique-t-elle.

Non seulement le lait maternisé est très rare dans le camp ; mais l'eau pouvant être contaminée, il serait dangereux de l'utiliser pour la mélanger au lait. Les bras et les jambes de

Norshe sont émaciés et son ventre est gonflé à cause de la malnutrition dont elle souffre. Elle a de la diarrhée, de la fièvre et elle sourit et bouge à peine.

Un autre réfugié a donné à Maskata des légumes pour qu'elle les cuisine pour son enfant, mais ne pouvant pas les digérer, elle vomit dès que sa mère tente de la nourrir.

*Al Maskata avec sa fille de 7 mois, qui souffre de malnutrition.*

*« Les ONG distribuent de la nourriture pour les adultes mais je n'ai pas trouvé de lait pour mon bébé. J'habite au sommet de la colline, et c'est difficile pour moi d'aller jusqu'aux points où l'on distribue la nourriture »,* détaille Maskata, dont le mari a été tué au Myanmar.

En guise d'alternative, elle essaie de nourrir Norshe avec de l'eau de riz bouillie. Mais ce n'est pas suffisant et sa fille a faim en permanence.

*« Je m'inquiète surtout pour mes enfants. La vie n'était pas idéale dans l'état de Rakhine (au Myanmar). C'était dangereux et instable. Mais au moins on avait une petite ferme et un peu d'argent »,* poursuit Maskata.

*« Depuis deux mois, mes enfants sont malades en permanence. C'est normal : regardez la saleté du camp dans lequel on vit. »*

Reflétant la gravité de la situation des enfants du camp, la majorité des patients de MSF sont âgés de moins de cinq ans. Les principaux problèmes que les médecins ont à traiter sont les diarrhées, les problèmes respiratoires, et plus récemment des cas de diphtérie. Il y a également eu une épidémie de rougeole, qui a été la principale cause d'hospitalisation et de mortalité. La couverture vaccinale est encore problématique malgré une récente campagne de vaccination.

### **— Vivre dans le dénuement —**

Pour Dilaforuz, qui a près de 100 ans, la vie est extrêmement rude. Elle est arrivée dans le camp avec son fils, Solim – qui l'a portée sur son dos pendant huit jours du Myanmar au Bangladesh –, sa belle-fille Jahura, ainsi que ses six petits-enfants.

Malgré son âge avancé, sa santé était meilleure avant que sa famille ne soit chassée d'un village appelé Tombazar à la fin de l'été. Les médecins locaux lui rendaient fréquemment visite, et lui fournissaient les médicaments dont elle avait besoin.

*Dilaforuz, âgée de 100 ans, respire difficilement à cause d'un asthme sévère, et ne peut manger que liquide.*

Mais ici, elle se meurt. Elle peut à peine respirer à cause d'un asthme sévère. Elle ne peut pas manger de nourriture solide et ne parvient pas à parler tant elle manque de souffle. Elle pleure fréquemment, et doit sa survie à son fils et sa belle-fille qui la nourrissent avec des boissons sucrées.

*« Ici on vit avec rien, mais au moins on est en sécurité. Notre principal problème c'est que ma belle-mère est malade. J'espère qu'une ONG pourra nous aider et lui fournir une assistance médicale. Ça nous attriste beaucoup de l'entendre souffrir et tousser jour et nuit »,* déclare Jahura.

*« Cela nous aiderait si mon mari pouvait trouver un travail. Mais c'est impossible dans le camp, et nous n'avons pas le droit d'aller dans la ville de Cox's Bazar pour chercher un emploi »,* indique-t-elle, en ajoutant que les checkpoints des autorités bangladaises empêchent les Rohingyas de quitter le camp.

Pour Zulcher, 65 ans, qui a fui la ville de Bosedong, la vie dans le camp voisin de Balukhali est un combat quotidien. Comme des centaines d'autres, elle a passé sept heures à attendre dans la queue à un point de distribution de nourriture. Elle se souvient, en pleurant, de son fils Aladdin brûlé vif par des soldats birmans au Myanmar. Il avait 25 ans.

Sous un soleil brûlant, elle lutte pour garder espoir et pour s'occuper de son fils de 20 ans, Mohammad, qui est avec elle dans le camp. C'est elle qui doit rester debout dans la queue, parce que son fils est trop malade pour quitter son abri.

*« Personne ne va nous tuer ici, concède-t-elle, Mais je souffre pour subvenir à nos besoins les plus basiques. »*

La vie de Zulcher est remplie de tristesse, mais il n'y a pas de peine égale à celle de Mohammad Rafik dont le fils d'un an, Mohammad Ayoub, est mort d'une pneumonie dans le camp.

Rafik et sa famille ont aussi dû fuir la ville de Bosedong fin août.

*Rafik a perdu son fils Mohammad Ayoub, âgé d'un an. Il est décédé d'une pneumonie dans le camp.*

**FOOTNOTES:** Par Mohammad Ghannam/MSF

[Bangladesh](#)

© 2018 [MSF](#)

•



**MSF**

Join **1.1k** others